

APPROFONDISSEMENT DE LA CONCLUSION

Conclusion. La lutte entre la préférence et la résistance : l'attente de Dieu qui mendie notre amour

« L'homme a beau dire non, sa réponse a beau être toujours inadaptée, Dieu ne cesse jamais de le chercher. » (Conclusion) Nous reproduisons un extrait du livre de Marina Ricci Govindo. Le don de Mère Teresa. Après des années d'éloignement de l'Église, face à la préférence à son égard des Missionnaires de la Charité et d'un petit enfant, l'auteur reconnaît avec émotion la préférence de Dieu, qui ne l'a jamais oubliée, et finit par céder à une évidence, telle que l'évidence d'une histoire d'amour.

« La préférence de Dieu »*

Depuis des années, désormais, je n'allais plus à la messe. Ni par choix ni par rébellion. Au contraire, je m'étais retirée petit à petit, doucement et sans faire de bruit, dans ce limbe où l'on n'est ni pratiquant ni athée. Comme si j'étais devenue tout à coup muette, je n'arrivais plus à parler avec ce Dieu que j'avais tant aimé. Je ne lui imputais aucune faute. Ce n'était pas lui qui m'avait déçue, c'étaient les hommes. Malheureusement, c'est ainsi que cela s'était passé. Et comme il avait bien voulu prendre chair pour notre salut, j'étais maintenant restée seule sans ces visages qui avaient été pour moi sa chair et son sang ; je ne savais plus où le trouver ni comment le « pratiquer ». [...]

Je n'espérais pas, je ne croyais pas que la vie pourrait me réserver encore de grandes surprises, je n'avais rien à demander, je ne me confiais à rien ni à personne. Tout cela était enfermé en moi. C'était caché d'abord aux autres, mais aussi à moi-même. C'est pourquoi je ne pleurais même pas à cause de cela. Sister Frederick était le premier visage de Dieu que je rencontrais depuis de nombreuses années.

« *Sister* », je lui ai dit après avoir raconté mes mésaventures à Shishu Bhavan [la maison d'accueil pour enfants abandonnés fondée par Mère Teresa à Calcutta en 1955 et gérée par les Missionnaires de la Charité], « qu'est-ce qui est mieux pour cet enfant ? D'avoir une famille qui puisse le soigner, avec une maman au foyer et tout ce qui va avec, ou d'avoir quand même l'affection d'une famille, sans toutes ces garanties ? » [...]

Elle parlait et je pleurais. Pas parce que le choix était difficile. Ni pour cet enfant, ni pour Calcutta. Je pleurais pour cet amour perdu qu'elle, en revanche, avait saisi, tenu bien serré et vêtu d'un sari blanc bordé de bleu. Je pleurais sur moi-même, sur toutes les aridités, les ambitions et les résignations qui avaient emmaillotté ma vie, la mettant comme dans un plâtre, lui enlevant le souffle et le cœur. Sister Frederick se taisait, maintenant, et écoutait.

« *Sister*, c'est comme si, après tant d'éloignement, Dieu avait dit : maintenant ça suffit. Et qu'il avait tendu la main vers moi. Mais avec violence, comme s'il me prenait par les cheveux, ici à Calcutta, en me bouleversant et en me noyant dans mes larmes. Je l'ai quitté depuis longtemps mais je ne l'ai pas oublié. En toutes ces années d'éloignement, je n'ai jamais rien commis de mal. J'ai peut-être failli le faire, mais quelque chose m'a toujours retenue au dernier instant. »

* M. Ricci, *Govindo. Il dono di Madre Teresa* [Govindo. Le don de Mère Teresa], San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi) 2016, p. 37-41.

» Derrière les lunettes, les yeux de sister Frederick ne perdaient pas une larme.

« Tu n'as jamais rien fait de mal », dit-elle, « parce que lui aussi t'a tant aimée et ne t'a pas oubliée. »

En l'écrivant et en le racontant, j'ai l'impression de tout réduire et j'ai peur de paraître ridicule. Mais à quoi peut-on comparer le rapport avec Dieu, si ce n'est pas à une histoire d'amour, à une passion brûlante qui peut nous pousser à commettre les choses les plus folles ou les plus incroyables ? Comment pouvait-on expliquer autrement ce sari blanc et bleu et cette paix dans la misère, cette caresse dans la mort, cette brillance limpide des yeux de tant de femmes dans l'obscurité de Calcutta ? [...]

La charge d'émotions, de faits, de coïncidences était trop forte pour que cela ne me donne pas le tournis, pour ne pas me demander si tout ce qui se produisait était le fruit d'une fantaisie exaltée ou venait vraiment de la main de Dieu. Il ne m'était jamais arrivé de ressentir une présence d'une manière si concrète. D'une manière si violente, comme si Dieu me jetait au visage son propre visage à travers les lunettes de sister Frederick, les bras ankylosés d'un enfant, la poussière des routes d'une ville indienne. Mais j'étais quand même une journaliste, par métier et par tempérament j'étais aussi habituée à douter et à vérifier. Et puis, je reviens sur ce point, ce qui se produisait était si fort et si évident que cela menait nécessairement à se demander si c'était vrai. Chacun a sa réponse. J'ai dû céder à une évidence.